

Liliane Sillon

La fille du passeur



Du même auteur

Il faut que je te dise, collection privée 2007

René et Valentine, collection privée 2008

Moi, Conseillère municipale, Bookelis 2016

Histoires d'amour, Bookelis 2018

Il n'y a pas si longtemps, Bookelis 2018

Bob, Bookelis 2019

Un thé au Lutetia, Bookelis 2020

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-8704-8

© Liliane Sillon

Aux termes du Code de la Propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication faite par quelque procédé que ce soit, pour tous pays, (reprographie, micro filmage, scannérisation, numérisation, ..) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droits ou ayants-causes est illicite et constitue une contre façon sanctionnée par les articles L-335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Ce qui est arrivé arrivera encore.
Ce qui a été fait se fera encore.
Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.
Ecclésiaste 1*

*La vérité d'un homme
C'est d'abord ce qu'il cache
André Malraux*

*Pour que demeure le secret
Nous taisons jusqu'au silence
Max-Pol Fouchet « Demeure le secret »*

*La vie est faite pour essayer.
Muriel Barbery « Une rose seule »*

Alors, j'essaie !

J'essaie de raconter une histoire.

J'essaie d'écouter mes personnages. Je les interroge. J'essaie de les comprendre, de les accompagner telle une ombre qui s'allonge derrière leurs pas.

J'essaie d'affronter le défi lancé, dans l'ordre de parution, par Guillaume, Béatrice et JC qui consiste à me jeter un titre en pâture, dans la discussion du moment, et me voilà partie pour une nouvelle aventure. Le démon de l'écriture est toujours là qui veille.

La fille du passeur.

L'idée naquit au cours d'un séjour à La Baule en octobre 2019.

Le titre est arrivé alors que nous étions attablés à la Potinière d'un temps passé, connue aujourd'hui sous le nom de Westotel, restaurant du Pouliguen, face à la mer.

Devant sa douzaine d'huîtres JC me raconta

.....

Moi j'étais devant une assiette de gambas. J'adore les gambas. J'ai horreur des huîtres, ce mollusque qu'il est indispensable d'avaler vivant sous peine d'empoisonnement (ça c'est ma mère quand j'avais dix ans, pas avalé une huître depuis, trauma de l'enfance), mollusque gluant qui dégringole ou glisse plutôt, vu sa consistance, le long de l'œsophage espérant trouver une sortie et qui étouffe dans nos estomacs, impassibles broyeurs. Donc, moi, gambas.

- arrête de faire diversion. Tu vas perdre le fil !

La voix c'est JC.

Moi, certaine de ne pas lâcher prise :

- mais non, le fil, je l'ai dans la tête. La tête, quelle drôle de machine tout de même !

- surtout la tienne.

Vexée ou flattée, je ne sais pas comment je dois le prendre ?

- qu'est-ce qu'elle a ma tête ?

Johnny Halliday disait « *ma gueule* ».

Il m'est alors venu à l'esprit une phrase de Foenkinos dans son dernier roman *La famille Martin* « *on devient si vite bipolaire quand on écrit* ». J'avais suspendu un instant ma lecture. Sans aller jusqu'à la bipolarité, heureusement ! on n'est pas vraiment soi quand on écrit, pourtant on y met de soi ! J'ai souvent eu la sensation étrange d'être quelqu'un d'autre quand je pars dans mes ailleurs imaginaires. Les mots jaillissent, créent une histoire. Ils me surprennent. Un mystère. La tête toujours. Captivant !

Diversion.

Je sens que JC commence à s'énervier.

Bon. Revenons à nos moutons. Tiens la mer moutonne au loin. Oui, la mer est juste devant nous, derrière les huîtres et les gambas.

Diversion.

JC s'impatiente ! Vous aussi sûrement !

Mais, enfin, si j'écris, c'est que j'ai quelque chose à dire.

Bon. Je n'ai pas perdu le fil. Pas difficile. La Potinière ! On y est.

Tiens, au fait, pourquoi la Potinière ? Portable. Google. La Potinière. Rien sur les origines du nom. On repart. Google. Larousse. *Potiner, potinière : qui potine*. Sympa le savant des mots et sa logique implacable. *Potiner : faire des potins, des cancans*. Bon, là, pas difficile à deviner. Un vieux mot sympathique. A nous d'imaginer maintenant les commères et les compères devant notre Potinière. Peut-être potinent-ils sur la fille du passeur ? Allez savoir.

Diversion. En plus recherche Google !

Mon cher époux s'agite sur son siège. Il n'en peut plus.

Donc, tout en dégustant ses huîtres, JC me dit : « *dans le temps il y avait un passeur, ici* » et il me raconta qu'il avait bien connu la fille du passeur lors de

vacances d'été qu'il passait dans la maison de ses parents au Pouliguen.

« *Tiens, la fille du passeur* » pensai-je tout haut.

Un titre ! pourquoi pas ?

Ensuitecar il faut une suite

Mais en octobre 2019 j'étais écartelée entre Julien et Hortense qui savouraient leur thé blanc au Lutétia¹, indifférents, ignorant tout de mes tourments, ces deux-là me donnant parfois quelques fils à retordre.

Il fallait terminer un bébé avant d'en ébaucher un autre. Chacun sait cela. « Un thé au Lutetia » lancé, Julien et Hortense, bien installés dans leur nouvelle vie, n'avaient plus besoin de moi. La fille du passeur se rappela alors à mon bon souvenir et vint chatouiller mes envies de nouvelles écritures.

C'est à ce moment-là que l'imagination a commencé à bosser.

¹ voir précédent roman « Un thé au Lutétia » paru en 2020

LA FILLE DU PASSEUR

Il est de ces matins qui dégringolent du flot des jours, qui sortent du lot, qui s'échappent et se distinguent par un évènement, encore ignoré de tous, caché dans le pli des heures, et qui va bousculer les habitudes. Ce matin-là était né comme tous les autres. Il sortait à peine de l'aube. Sans prétention.

C'est ce que Claire pensa ou ne pensa pas d'ailleurs quand elle jeta un œil sur les chiffres rouges agressifs et provocateurs, affichés sur l'écran de son réveille-matin qui venait d'achever sa deuxième semonce musicale au son de Viva la vida. L'œil se referma puis s'ouvrit définitivement quand la musique monta en puissance pour tenter d'aiguillonner l'endormie. 07h00. Paul grogna. Claire caressa l'épaule de l'homme à ses côtés depuis vingt-trois ans, en l'informant doucement « *il est sept heures* » comme elle avait l'habitude de le faire, à peu près une fois tous les deux matins. Sept heures un matin ordinaire. Ordinaire ? Ouh là, pas si vite ! Ce-

lui-là avait décidé d'être excentrique. Mais, ça, évidemment, Claire ne le savait pas encore.

Elle s'arrêta sur le pas de sa porte, jeta un œil vers le ciel gris menaçant trimbalant des nuages aux allures patibulaires, releva le col de son ciré et partit d'un pas rapide vers ce qu'elle aimait appeler la maison communale. A peine eut-elle le temps d'accrocher son imper au porte-manteau qu'une de ses collègues passa une tête à la porte toujours ouverte de son bureau :

- je viens de te transférer un mail, un généalogiste en herbe en quête d'ancêtres, un Anglais apparemment ! bizarre.

- bonjour quand même. Ça va ?

- comme un lundi.

Claire marqua un temps d'arrêt tout en grimaçant. Qu'avaient-ils donc tous ces lundis, maudits par la plupart de ses collègues ? Elle détestait cette expression qu'elle entendait régulièrement chaque début de semaine, d'autant plus exaspérante si elle s'accompagnait d'une moue ou d'un soupir évocateur. Pauvres lundis, chefs de file d'une nouvelle étape de vie, locomotives entraînant de nouvelles semaines. Personne ne répondait les jours suivants

« comme un mardi », ni même « comme un vendredi », le vendredi pourtant libérateur et annonciateur de deux gros jours de liberté à se mettre sous la dent. Ce lundi-là était pluvieux. Il avait tout pour plaire. Pas de quoi le réconcilier avec ses détracteurs.

Claire, elle, aimait les lundis car Claire aimait son métier. Secrétaire de mairie aux multiples facettes, Claire formait un couple soudé avec le maire de Montorcy, petit bourg de la Mayenne aux 2856 habitants, où elle était née, à une dizaine de kilomètres de Laval. Il y avait une raison à cette harmonie. Gilles Leblanc, qui envisageait de se présenter pour la quatrième fois, en mars de la toute proche année 2020, était son oncle maternel. Claire avait pris ce poste, diplôme en poche, en même temps que son oncle avait pris les rênes de la commune en 2001 pour un premier mandat. Les bonnes langues montorciennes n'avaient pas manqué de s'agiter, qui sur le marché, qui chez Valérie la coiffeuse. Elles promenaient leur petite musique aux notes acidulées, leurs airs entendus, leurs certitudes sans une once d'hésitation, une évidence que personne ne désavouait, « *on s'en doutait* », c'était « *couru d'avance* », une « *affaire de famille* ». Peu s'en fallut que le maire ne soit accusé

de népotisme. Néanmoins, Claire avait rapidement balayé tous les potins, sa gentillesse en bandoulière et le service public vissé au corps. Elle avait su devenir l'incontournable. Discrète, diplomate, professionnelle jusqu'aux bout des ongles, toujours attentive, souriante, à l'écoute des doléances de chacun, intermédiaire efficace entre le porteur de plaintes et son oncle, oups ! son maire, elle savait désamorcer les conflits, étouffer les braises de la colère et apaiser les inquiétudes. On la saluait maintenant avec bienveillance, surtout depuis qu'elle avait épousé le fils du notaire, Paul Michaud, appelé à succéder à son père et qu'il était de bon ton, on ne sait jamais, de se maintenir dans ses petits papiers, c'est le cas de le dire.

Une année en avait entraîné une autre dans le cours inlassable de la vie. Paul et Claire avaient fabriqué un petit Michaud, Romain de son prénom, fils unique qui avait freiné des quatre fers quand son père avait évoqué des études notariales.

En 2015, l'année de ses dix-sept ans, des attentats successifs secouèrent à la fois la planète et Romain, attentats qui avaient glacé le monde tout-à-coup

conscient de sa vulnérabilité, enserrant dans leurs griffes mortelles tous pays indifféremment, attentats qui avaient ébranlé le jeune homme et pénétré l'enveloppe encore tendre de l'adolescent. Les massacres et les crimes étaient arrivés à sa porte, avaient frappé son pays cruellement dans ses chairs, Charlie Hebdo, l'Hyper Cacher suivis par un mois de novembre sanglant où des terrasses de cafés parisiens furent mitraillées, où le Bataclan, terrifié, vit tomber des femmes et des hommes sous les balles de kalachnikov. La vocation de Romain était née cette année-là. Les attentats avaient continué leur marche funèbre pendant l'année 2016. Romain, son bac tout neuf en poche, mention bien, avait regardé les images de la promenade des Anglais, un soir de fête nationale, quand un camion fou avait foncé dans la tiédeur de la nuit et dans la foule aux yeux encore éblouis par la magie du feu d'artifice. Les images de pleurs, de souffrance, de sang et de mort l'avaient conforté dans sa décision et propulsé vers la faculté d'Angers pour y commencer des études de médecine.

Claire ouvrit Outlook. Une quinzaine de mails s'affichèrent. En tête, celui de l'Anglais. Un Anglais ! Un Anglais à la recherche de ses origines à

Montorcy ? Etrange ! Aucun Anglais n'avait vécu ni même traversé Montorcy depuis la guerre de Cent ans, et encore ! Elle allait traiter rapidement le message de l'Anglais égaré puisque la mairie de Montorcy ne détenait plus depuis longtemps les précieuses archives. Des mains indifférentes d'employés aux mines impassibles des services départementaux les avaient saisies un jour pour qu'elles puissent continuer de vivre dans le modernisme du vingt-et-unième siècle en les numérisant. Claire avait regardé partir ses précieux registres qu'elle aimait ouvrir de temps à autre, déchiffrant l'écriture appliquée ou malhabile d'un vicaire du 18ème siècle officialisant le mariage de Ferdinand Bonnet, closier, et de Julienne Garnier, domestique, annoncé aux prônes des grandes messes paroissiales trois dimanches consécutifs, ou le baptême d'un petit Jean Pescheux à la vie éphémère quand Claire constatait son décès à peine quelques feuillets plus loin. Des actes de baptême qui se transformeront en actes de naissance signés par le maire, officier de l'état civil, quand les années sanglantes de la Révolution seront passées par là.

Elle allait donc renvoyer l'Anglais vers le lien des archives départementales quand la teneur du message

l'intrigua : *« ma grand-mère, Justine Boulant, était institutrice à votre ville en 1918. Elle est née le 16 mars 1898. Pouvez-vous dire si elle est née à Montorcy ou pouvez-vous savoir où elle est née dans la Mayenne ? Merci »*. C'était signé Steve Crowley.

Steve Crowley semblait maîtriser le français assez correctement ou bien, pensa Claire, avait-il fait appel à Google-traduction qui prenait d'ailleurs souvent quelques libertés étranges d'interprétation ?

Boulant, Boulant ! Claire resta perplexe. Boulant était le nom de naissance de sa grand-mère maternelle, grand-mère qui n'avait jamais été institutrice d'ailleurs et de toutes façons les dates ne collaient pas. Elle connaissait le caveau des Boulant au cimetière blotti au pied de l'église de Montorcy. Elle imprima le message, attrapa son iPhone, appuya sur la petite icône qui la reliait au maire, reçut vraisemblablement un droit d'entrer et bondit immédiatement dans le bureau de Gilles Leblanc qui leva la tête :

- tu connais cette coutume bizarre qui consiste à frapper à une porte avant d'entrer ?
- ce n'est pas le moment de me faire la morale.
- qu'est-ce qui t'arrive ? c'est grave ?
- regarde.

Claire mit la feuille de papier sous le nez de son oncle.

- Boulant ! c'était bien le nom de jeune fille de ta mère, Charlotte ?

- oui et alors ?

- alors ? cet Anglais recherche une Justine Boulant.

- jamais entendu parler, et puis tu as vu, elle est née il y a une bonne centaine d'années. Boulant est un nom courant dans la région. Ecoute Claire, j'ai d'autres chats à fouetter, j'attends Bélanger qui me saoule avec son permis de construire, débrouille-toi avec ton Anglais mais Justine Boulant, inconnue dans la famille.

Déçue, Claire sortit piteusement du bureau mais c'était mal la connaître si quiconque pouvait penser ou espérer qu'elle allait s'arrêter là. Quelques archives de l'école de Montorcy avaient peut-être échappé ou résisté à l'emprise de l'Education Nationale, pensa-t-elle. Là subsistait peut-être une trace de Justine Boulant au village. L'affaire ne souffrait pas une minute d'hésitation.

- Allô Fabienne ? j'ai un service à te demander.

- ce que tu veux.

- peux-tu te plonger dans les archives de l'école ?

- oui bien sûr, qu'est-ce que tu cherches ?

Claire expliqua et chatouilla la curiosité de la directrice de l'école communale. Sa réponse ne tarda pas à arriver :

- j'ai bien retrouvé une Justine Boulant, institutrice à l'école de garçons, de 1917 à 1918. Elle a remplacé Marcel Fortin parti au front dont il ne reviendra pas d'ailleurs. Son nom est sur le monument aux morts.

- d'accord Fabienne ! mais c'est tout ?

- non

- Fabienne, on avance s'il-te-plait.

- Bon ! Justine Boulant est née à Montorcy en 1898. J'ai même une copie des appréciations de l'Inspecteur de l'Instruction publique. Une perle apparemment ta Justine. Ecoute ça : *« maîtresse qui aime son métier, le fait avec goût, d'esprit vif, très laborieuse. Mademoiselle Boulant sait parler aux enfants, son enseignement a de la vie et de l'intérêt »*. C'est pas beau ça ?

Justine Boulant prenait vie tout-à-coup.

La curiosité de Claire monta d'un cran. Elle jeta un œil sur les dossiers qu'elle avait l'intention de traiter dans la journée. Ils pouvaient bien attendre. Justine, elle, venait de s'imposer dans la vie de Claire et ne supportait plus un quelconque moratoire. Justine devenait exigeante.

Claire continua son jeu de piste.

- Allô Maman ?

Elle délaissa rapidement les demandes de nouvelles de sa mère qui, d'ailleurs, n'avaient pas dû beaucoup changer depuis la veille où elles avaient bavardé un long moment, pour sauter dans le sujet :

- Maman, est-ce que le nom de Justine Boulant te dit quelque chose ?

- Boulant bien sûr mais Justine Boulant, non, pas du tout, c'est qui ?

Claire éluda la question :

- Gilles et toi êtes nés au Pouliguen ?

- ben oui, tu sais bien.

- mais pourquoi ?

- tu as d'ces questions ! parce que nos parents habitaient Le Pouliguen tout simplement.

- et ta mère Charlotte, elle, est bien née ici, à Montorcy ?

- oui, je crois mais elle est partie au Pouliguen, je n'ai jamais su quand, ni pourquoi.

- tes parents, Charlotte et Pierre, se sont mariés au Pouliguen n'est-ce-pas ?

- oui. Mon père était Pouliguennais. Tu sais, Claire, j'avais deux ans quand ma mère est morte et Gilles n'avait que quelques mois. Notre père s'est

remarié avec Marthe qui nous a élevés. Il nous a très peu parlé de Charlotte. Il avait refait sa vie comme on dit. Marthe ne pouvait pas avoir d'enfant. Nous l'avons toujours considérée comme notre mère. Ce que je sais c'est que Charlotte est au cimetière du Pouliguen, le cimetière Lamartine. Mais que se passe-t-il Claire ? pourquoi toutes ces questions ?

Claire ignore les interrogations maternelles. Elle connaissait la fin tragique de Charlotte. Charlotte partie nager un jour de drapeau rouge. Charlotte capturée par des vagues trop enveloppantes ou trop envoûtantes. Charlotte cédant à la fureur des eaux qui l'engloutirent et qui privèrent Marie-Jeanne et Gilles de leur Maman. Pierre Leblanc, inconsolable de la disparition de son épouse, avait rencontré Marthe un an plus tard sur la plage de La Baule. Marthe, en vacances, venue de Laval, veuve d'un résistant torturé et fusillé, avait pris le lot dans ses bras, l'homme blessé au regard triste à qui elle avait su rendre le sourire et les deux petits orphelins qui s'accrochaient déjà à ses jupes. Marthe avait entraîné la petite famille à Laval, loin du drame. La nouvelle famille Leblanc partait sur les terres de la famille Boulant. La vie avait de ces pieds-de-nez !

Claire franchit un nouveau pas et s'enfonça dans l'histoire familiale.

- et tes grands-parents ? où sont-ils nés ?

- décidément tu remontes loin ! La famille Boulant est de Montorcy. Mes arrière-grands-parents sont enterrés ici, tu le sais.

- oui, je sais, mais tes grands-parents ? les parents de Charlotte ? comment s'appelaient-ils ?

- Boulant !

- les prénoms, Maman, les prénoms !

- Anselme et Jeanne.

- tu les a connus ?

- un peu, je ne me souviens pas beaucoup d'eux. Notre père nous emmenait les voir de temps en temps. Nous étions très jeunes, Gilles et moi. Il nous expliquait qu'ils étaient nos grands-parents. Je me souviens seulement qu'ils me serraient si fort dans leurs bras que j'avais l'impression d'étouffer. J'étais une petite fille quand ils sont morts. Ils sont dans le même caveau que leur fille, Charlotte, au Pouliguen.

- Justine Boulant ça ne te dit rien ? Elle a été institutrice à Montorcy.

- Justine Boulant ? Non, rien du tout. Mais c'est qui cette Justine ?

Claire raconta, l'Anglais et Justine.

- je crois me souvenir que mon grand-père, Anselme, avait une sœur. Je vais rechercher dans les vieilles photos. Je te rappelle.

Claire laissa sa mère explorer les archives familiales. Elle repartit du côté de l'Anglais, décidément énigmatique. Le mail partit aussitôt. Oui, elle avait retrouvé Justine Boulant, institutrice à Montorcy de 1917 à 1918. Mais où pouvait habiter cet Anglais ? Elle osa demander un numéro de téléphone « *au cas où, vous comprenez, au cas où j'aurais d'autres informations* ». Elle reçut une réponse dans l'après-midi avec une précision surprenante : « *c'est mieux si on correspond avec les mails, à cause les horaires. J'habite aux Etats-Unis, à Akron, Ohio* ».

Claire se cala dans son fauteuil, désorientée un instant. L'Anglais était Américain !

En même temps son téléphone vibra et le visage souriant de sa mère apparut sur l'écran tactile.

- j'ai trouvé ! Une photo d'une jolie jeune fille blonde aux yeux clairs. Je pense que c'est ma mère, Charlotte, qui a noté au dos de la photo, « *Justine, sœur de Papa* ».